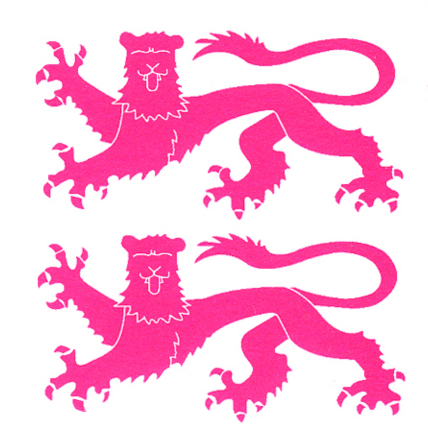


Genèses normandes

Jean de La Varende



Présence de La Varende | MMXI

Cette édition
spécialement réservée à
PRÉSENCE DE LA VARENDE
16, rue Jean de la Varende
14250 Tilly-sur-Seulles
a été tirée à :

11 exemplaires sur Japon nacré
marqués A à K et réservés
aux membres du Bureau,

30 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés 1 à 30
et réservés aux membres donateurs,

70 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés de 1 à 70 et réservés
aux membres bienfaiteurs,

400 exemplaires sur vergé Rives Classic
numérotés 1 à 400.

EXEMPLAIRE
sur vélin Rivoli

N°

LA VARENDE

Genèses normandes

PRESENCE DE LA VARENDE
MMXI

L'AVENTURE VIKING

L'extraordinaire expansion des Enfants des Golfes (Vikings) a fini par prendre sa place réelle et digne de sa grandeur, dans l'étude de l'Histoire. Leur rudesse, leur cruauté, leurs victoires les ont suivis longtemps, assez pour que ce que leur consacrait la mémoire dépendit du banditisme et de la seule «furie normande». Les vaincus ont eu la rancune longue ; il était naturel, aussi, que le souvenir aidant, la race conquérante fût accusée de tous les crimes et de toutes les sauvageries. Il fallut presque un millénaire aux Vikings pour se faire rendre justice. C'étaient, dans un monde dominé par la force, des guerriers essentiels, et que l'on ne peut saisir, juger, à la lueur d'instincts pacifiques.

Quelques mots sur leur départ: la Scandinavie, à laquelle nous laisserons le vague et l'indéterminé puisque la querelle demeure encore, sans parler plus précisément du Danemark ou de la Norvège, la Scandinavie, fut aux prises, à partir du VIIIe siècle et dans les

suivants, à une crise de supernatalité, d'une part, et, de l'autre, à une curieuse volonté d'unification. Trop d'enfants, avec la polygamie d'usage, et tendance à un chef principal, à quelques chefs en nombre restreint, qui agrandissaient leurs limites. D'où, à cause du nombre, de la force, de la fierté de cette riche matière humaine, une émigration de plus en plus considérable, encore accentuée par la poussée intérieure des despotes qui proposaient la soumission ou l'exil.

Emigration maritime. Toute une partie de la population garda sa liberté ; «les rois de la mer» prirent le large. Ainsi commença la grande aventure qui fut pour nos ancêtres neustriens un brigandage, mais qui devenait, pour les Vikings, une sorte de Toison d'Or infiniment multipliée, avec ce qu'elle entraîne de grandeur humaine et d'héroïsme. Exaltation de la hardiesse, du courage, dédain de la mort. Attrait du combat pour le combat lui-même. Récompenses célestes dues aux hérosqui poursuivraient dans le Valhalla leur existence ardente et chaleureuse.

Se rappeler, que le scalde, le poète, se tenait à l'avant du navire et transformait l'action de guerre en épopée. Evoquer d'étranges devins, qui mélangeaient dans une sorte d'hystérie du verbe, du geste, de la frénésie, la passion de la gloire et la furie de l'attaque, ces *bersekers* dont l'action sur l'équipage arrivait à fondre toutes ces âmes dans une même véhémence effrénée et comme démoniaque. Leur débarquement ne trouvait rien qui pût s'opposer à ce rut de l'arme blanche. A peine à terre, ils étaient vainqueurs. Les sagas nous révèlent ces assauts rugissants, ces surprises atroces, ces ruées nocturnes. Le moindre ruisseau était un sentier d'attaque pour l'habitant. Le réseau veineux de la France, ses fleuves et ses rivières furent des routes d'invasion.

Il n'est d'ailleurs pas inutile d'attirer l'attention sur le grossissement des troupes nordiques. Leur ubiquité multipliait leur nombre. On les voyait deux cent mille quand ils n'étaient seulement que quelques milliers d'hommes prêts à tout.

*

Cela débute et s'établit par les camps retranchés du Hague Dick, dans le bout de la presqu'île du Cotentin, pour la Neustrie, et dans l'île de Thanet, pour l'Angleterre. Ces points d'appui sont encore de tradition politique chez leurs héritiers indirects, les Britanniques. Gibraltar, n'est qu'un camp viking et Singapour en fut un autre.

Puis, la mise en valeur de la Normandie, réalisée avec une sagesse et un art politique qui peuvent, qui doivent, intriguer. En quelques années, ces furieux sont devenus, et sans perdre leur vigueur, parmi les plus vigoureux et les plus calmes des princes européens ; parmi les plus *intellectuels*, dirions-nous, pour mieux faire saisir le miracle, et faire comprendre cette mesure, cette décision délibérée, succédant à leur primitive frénésie.

Expansion italienne, où les Normands invincibles fondent des royaumes, et enfin, expansion anglaise. Conquête de l'Angleterre, résultat d'un excès de force, d'un essaimage de

puissance. D'un seul coup, Guillaume le Bâtard a refait le caractère britannique, le réorganise. Ces peuples envahis, pillés, abrutis, reprennent conscience d'eux-mêmes, de leur qualité profonde, avec l'ordre et la paix de leur territoire. Ce sol, perpétuellement envahi, devient une des seules nations européennes qui n'aura plus jamais, depuis 1066, porté un ennemi. C'est un fait qui en dit long sur l'esprit viking et sa force de rétablissement.

Ainsi, s'est formé le monde anglo-saxon, effaçant toute la puissance, si ce n'est la gloire du monde romain. La poursuite en demanderait une étude qui dépasserait nos limites, mais il nous paraît qu'on peut déjà en prendre de ces vues larges qui donnent à l'esprit l'aération des panoramas et leur ampleur.

Charlemagne avait tenté de refaire l'empire de Rome, reprenant la vieille idée centralisatrice, étroitement axée. D'un seul coup, Guillaume le Conquérant a fait basculer la vieille mécanique. L'a libérée de ses engrenages grinçants. A la prise directe, il a substitué

une force comme attractive et pouvant agir à distance. L'empire colonial et le statut des dominions étaient en germe dans sa manière de réaliser un centre assez fort, assez radiant pour qu'il pût agir de loin et réunir sans bloquer.

Cela, d'ailleurs, dépassera le monde britannique. Rurik, qui le premier ordonna le désordre russe, est un Varègue, c'est-à-dire appartenant aux Vikings. Ainsi, les deux blocs que nous voyons aujourd'hui s'affronter, nous montreraient, retournant aux origines, une sorte de querelle de famille. On pourrait dire, si l'on ne craignait les généralisations journalistiques, que les Vikings sont les grands-pères du monde occidental et moderne.

*

Impossible de ne pas supposer une civilisation viking, préétablie, d'avant la conquête. Leur immédiate facilité d'organisation ne peut être de génération spontanée. D'ailleurs, en dehors de ces sagas qui déjà sont d'une qualité singulière, il en reste une preuve, un instrument :

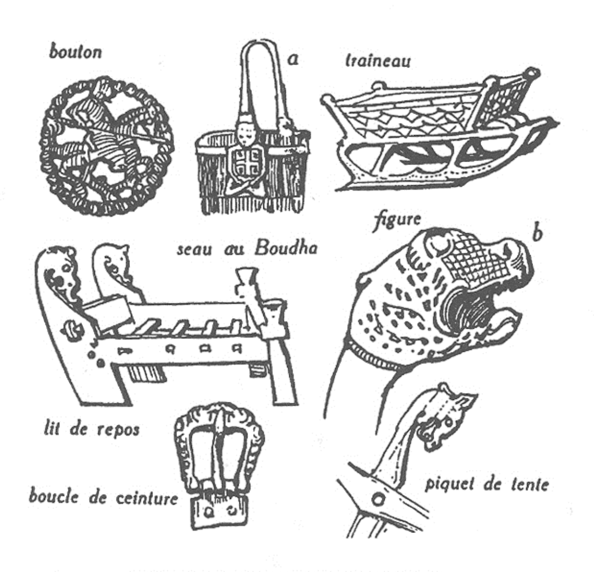
le drakkar, le navire scandinave.

On en a retrouvé plus de trente spécimens, qui non seulement étonnent mais éblouissent. Le peuple qui a inventé et réalisé ces navires était en avance de plusieurs siècles. Le drakkar, modèle d'ingéniosité et de science navale, d'adaptation au dessein poursuivi, est, en plus, d'un art plastique saisissant. On ne doit pas négliger les hivernages des charpentiers méditerranéens qui réparaient les navires venus à la recherche de l'ambre en Baltique, mais le drakkar a beaucoup dépassé leur science. Le drakkar est le premier navire à quille, cette arête centrale qui permet de louvoyer, qui donne une telle tenue à la construction, et une si grande beauté. On n'a jamais fait mieux depuis, pour la voile et l'aviron.

Le drakkar, instrument nouveau, arme nouvelle, a donné l'empire de l'Europe aux Vikings. Nous l'avons chèrement achetée, cette conquête, mais de quelle richesse ont été ces moissons nées de la rosée sanglante ; ce monde bien fait, n'en déplaise aux trublions, où

le respect de la liberté dans la hiérarchie, était devenu une manière de dogme, et qu'on regrettera.

Février 1954



ACCESSOIRES DE DRAKKAR.

UNE MOBILISATION GUERRIÈRE AU XIe SIÈCLE

Le 5 janvier, le roi Edward d'Angleterre mourait. La Tapisserie de Bayeux nous le montre porté à Westminster dans sa châsse profonde. Presque aussitôt, Harold, son beau-frère, se faisait couronner. Harold est fils d'un aventurier sans naissance, sans foi ni loi, de ce Godwin qui a su réunir dans sa main tous les leviers de la puissance anglaise ; qui a marié sa fille au roi, et, en somme, qui régnerait sous le nom de son fils.

Les droits d'Harold n'existent pas. Il s'est glissé frauduleusement dans la place qu'il occupe et que lui ont préparée les sales roueries de son père.

En opposition, les droits de Guillaume ne peuvent être discutés : droits de famille et droits d'amitié. Edward d'Angleterre était petit-fils de la célèbre Emma la Normande, mariée à Ethelreld d'Angleterre et fille de Richard Ier duc de Normandie. Edward et son malheureux frère, qu'a fait jadis

périr Godwin, avaient été élevés à la cour de Rouen. Guillaume est donc le cousin issu de germain d'Edward, son *héritier de sang* le plus proche et comme son frère cadet. Harold, dans un voyage récent en Normandie, s'est engagé par serment solennel sur les reliques de saint Candre, à Bayeux. Il fera tout pour assurer à Guillaume le trône d'Angleterre, et épousera sa fille.

A ce moment, Guillaume le Bâtard atteint trente-huit ans. Il est gigantesque ; partout où il figure, il dépasse les autres d'une tête. Son fémur, longtemps conservé, avait un tiers de plus que la normale. Il est encore svelte et ne grossira qu'en approchant de la cinquantaine. Il est brun et, glabre, facilement silencieux. Sa puissance ducale arrive à son comble. Il a pacifié, ordonné son héritage pour lequel il guerroie depuis sa majorité. Il s'est fait respecter unanimement de ses voisins qui ne s'y frotteront plus, même du roi de France à qui il en a cuit. En fait, il apparaît comme un des princes les plus riches et les mieux obéis de la chrétienté. Sa

naissance hors du mariage religieux ne compte que pour les prêtres, soucieux de combattre la polygamie restée dans les mœurs scandinaves. Lui-même s'attache ce titre de bâtard comme une gloire et un cilice de plus, au lieu d'un opprobre. C'est le septième duc de Normandie, dont quatre sont nés d'épouses secondaires et sans titres. Son mélange de grandeur et de simplicité est un des avantages de cette origine. Il est très aimé des petites gens, des marchands et des laboureurs qu'il protège et soutient. Tous le considèrent comme appelé à la couronne anglaise.

Guillaume apprend la nouvelle dans son manoir de Grand-Couronne, près Rouen, alors qu'il essayait une arbalète. Il rentre, pensif et contracté. Le peuple normand réagit avec force et vivacité ; les simples s'indignent, animés par cet esprit de justice et ce sens du droit qui seront à l'origine de la fameuse chicanerie normande, trop connue. La colère populaire appuie la rancune du prince. Il l'écoute ; il la mesure… Va-t-il battre le fer ?

Mais les hauts hommes, ses

feudataires, sont las, il a dû trop souvent les enrégimenter pour pacifier le duché ou pour repousser l'invasion de ce jardin des Hespérides que guignent tous les princes riverains. Or, pour mener une expédition hors frontière, le duc doit solliciter l'avis des hauts hommes et obtenir une majorité. Il les convoque donc à Lillebonne, une cité des bords de Seine, alors à son estuaire, et déjà illustrée par les Romains.

Le moment atmosphérique est malheureux. En plein hiver, et routes impossibles ; convocation d'ailleurs anormale quand on ne l'attendait que pour Pâques et le beau printemps. Les barons se réunissent en grognant, déjà très mal disposés. Aux premiers mots bien clairs, opposition violente ! La cour, l'assemblée ducale et nationale, pousse les hauts cris : le plus grand nombre redoute d'être embrigadé et qu'on change un appel irrégulier et bref en obligation annuelle. On leur a fait le coup trop souvent. Il a fallu forger le duché, hélas !

Le duc va manœuvrer.

Offensive de couloirs. Guillaume fait taire son envoyé personnel à l'assemblée et appelle un par un ses hauts hommes. Il les entretient et les sollicite en tête à tête. Il se montre toute lénitude, tout sucre et tout miel, toute concession et attention. C'est entendu, c'est d'accord, il ne demandera pas grand-chose ; de celui qu'il reçoit il n'ignore ni les difficultés ni la misère. Il a recours aux surenchères de la vanité. Les fidèles avaient fait leurs offres, le duc en joue malignement : Odon de Bayeux vient d'offrir cent bâtiments de haute mer garnis de leurs défenseurs et matelots. Guillaume-la-Grue (ainsi nommé à cause de son long cou et de son nez pointu), Guillaume-la-Grue, évêque d'Évreux, en promet quatre-vingts... Tout le monde ne peut évidemment montrer de telles richesses et de pareilles générosités... Alors, l'interlocuteur, piqué d'amour-propre, déclare qu'il pourrait faire mieux encore.

Avant la fin du jour, tous, sans exception, s'entraînant les uns les autres, tous les barons marchaient.

Le duc se trouvait en présence

d'un embryon déjà formé de corps expéditionnaire, non seulement monté en soldats, mais encore en barques de transport. D'ailleurs, pour achever la conquête des hauts hommes, Guillaume les nantit d'un écrit qui les rassure, qui les couvrira et les préservera de tout empiétement d'autorité. Le prince s'engage à leur rendre au décuple leurs avances, à ne les convoquer que dans ce seul dessein d'envahir l'Angleterre. En tout état de cause, encore, il a décidé ses barons.

Diplomatie préalable et extérieure

Guillaume tient à mettre de son côté toutes les forces morales. Il tient à une position juridique de premier ordre et absolument inattaquable. Il se munira de toutes les vertus de la bonne foi et de la magnanimité, quand, au contraire, il montrera, dénoncera chez Harold l'ambition déréglée et la traîtrise. Pas de colère, pas de brutalité.

Toujours cette maîtrise de soi qui lui confère une dignité et un

ascendant auxquels tous rendent justice. Ce n'est pas un brouillon frénétique qui se démène, mais un prince lésé qui fait valoir son droit avec une fermeté, une ingéniosité sans précédent historique, en restant dans l'équanimité la plus noble. D'abord, procédure courtoise.

Il s'est établi dans son patrimoine en jouant à la fois de la force et de l'habileté ; il a su y maintenir un respect de la légalité encore unique en ces temps ; et, à coup sûr, une méthode gouvernementale d'une efficacité singulière dont nous allons voir le fonctionnement. L'usurpation d'Harold l'atteint profondément, mais il n'en montre rien. On ne peut douter que depuis dix ans son dessein secret ne soit la couronne anglaise, aussitôt qu'il a constaté qu'Edward ne fera point souche. Le monarque anglais la lui a officiellement promise. Il s'y prépare dans un calme imperturbable. Avant la convocation de Lillebonne, il a déjà opéré.

Guillaume envoie une première ambassade en Angleterre pour rappeler

les promesses jurées. C'est la tentative de conciliation qui doit précéder toute action de force. Harold répond avec une grossièreté insigne. De sa sœur, qui vient de mourir et devait épouser un des fils de Guillaume, il veut bien envoyer la dépouille et la peau. Quant au parjure de Bayeux, il n'a pu sérieusement promettre ce qu'il ne possédait point. Épouser la fille de Guillaume, fadaise !... Le consentement du peuple anglais ne lui serait pas acquis.

Seconde ambassade, toujours amiable. Guillaume met les pouces : il serait prêt à reconnaître Harold si ce dernier, en effet, épousait sa fille. Et l'autre fou répond en célébrant immédiatement ses noces avec une Anglaise de grande maison. Tout est donc péremptoire. Les préliminaires sont dépassés. La grande partie s'annonce, le grand jeu, vigoureusement et sagacement pourpensé.

Loin de se faire justice à soi-même et fort de tels refus, le duc n'hésite pas et sollicite la plus haute autorité connue, celle de la papauté. Il lui

présente sa cause en ne touchant à la politique que par la bande ; ce dont il demande réparation, c'est de la violation du serment fait devant Dieu. Toute la chrétienté repose sur la foi du serment, depuis celui du pauvre homme d'armes qui ne possède que son glaive et sa broigne, sa cotte d'armes, jusqu'au serment du prince. Tout n'est qu'une échelle de serments. Le *violement* de Harold, son parjure, compromet tout l'édifice social ; son sacrilège relève de la cour de Rome.

Habileté suprême ! Au point où en sont les consciences, l'accord du Pape serait prépondérant, formerait obligation morale. Guillaume vient de mettre sa cause devant la Société des Nations, peut-on dire, mais plus finement encore. Il sollicite le droit religieux. Le *délit* le cède au *péché*.

D'autre part, réclamer *d'abord* l'arbitrage de la papauté, c'est se la concilier. Hildebrand est alors chancelier de l'Église romaine, et l'on sait comment, sous le nom de Grégoire VII, il poursuivra inlassablement sa chimère d'un règne

au-dessus de toute autorité laïque, d'une autorité reconnue sur tous les princes catholiques.

Et qui demande justice ? Un des fils les plus soumis de Rome et des plus généreux à son égard. Guillaume s'est acquitté royalement de la pénitence imposée par le Saint-Siège pour l'absoudre de son mariage avec Mathilde de Flandre, sa cousine. Il a même renchéri sur les exigences papales. Les monastères qu'il a dû ériger ne sont plus des couvents : ce sont des palais. Il envoie régulièrement le denier de Saint-Pierre. Il est devenu un protecteur de la papauté. Il s'engage, s'il règne en Angleterre, à replacer tous les ordres religieux sous la stricte obédience de Rome. D'autre part, les Normands d'Italie, ses vassaux, sont maintenant les alliés du Saint-Siège. Le pape connaît leur valeur, leur élan, leur foi. Il en a fait ses agents d'exécution.

Et contre qui Guillaume demande-t-il justice ? Contre un homme qui vient de trahir son serment ; qui n'accorde aucune considération aux légats ; qui refuse le don annuel ; qui

est aux mains d'un prélat plus que douteux auquel *cinq papes* ont refusé l'audience et dont Harold vient de recevoir la couronne.

Mais nous insistons et insisterons sur l'effort matériel demandé par ces tractations plus que sur l'intelligence de leur orientation. Quelle maîtrise même faut-il pour les projeter et quelle extraordinaire organisation pour les mettre en œuvre et compter dessus ! Ici la saison et l'éloignement de Rome sont les obstacles principaux. Non seulement la distance complique tout, mais la rapidité nécessaire ajoute à l'énervement, à la fatigue du voyage. Le temps entre en ligne de compte. Il faut attaquer Harold avant qu'il n'ait pris complètement en mains sa fonction royale, avant qu'il n'ait habitué le peuple anglais à lui obéir. L'on doit aussi profiter de l'éclat et de la proximité du scandale. Il faudra accélérer les procédures. Par principe, les verdicts du Saint-Siège sont tardifs ; par majesté aussi. Les *missi domini* normands ne devront pas perdre une heure. Seul avantage, les envoyés tout

indiqués, ce seront des prélats dont la formation est déjà acquise et qui sont quelque peu chez eux à la cour romaine.

La préparation guerrière

Triomphe sur toute la ligne. Non seulement le pape condamne Harold, mais le met hors la loi. Il choisit Guillaume de Normandie comme instrument temporel de sa justice ; lui délègue ses pouvoirs, lui *ordonne* de châtier l'Angleterre. Il lui expédie une bannière bénite pour garnir son poing, une dent de saint Pierre, relique insigne, pour pendre à son col, et, ô merveille, pour mettre sous sa broigne, sur son cœur, une bulle d'excommunication contre Harold, valable pour toutes les consciences chrétiennes. Tout doit s'armer pour abattre ce dissident, cette manière d'hérétique. L'expédition d'Angleterre, grâce au pape, devient en somme la *première croisade*...

Les suites immédiates de cette sentence sont de tout premier ordre. L'approbation papale détermine

un engouement général et tandis que le clergé marche à fond, prie pour Guillaume et probablement *le cautionnera*, les mères de famille facilitent l'enrôlement ; elles dédient leurs fils à *l'avoué* du Saint-Siège. Il y a, en s'incorporant à ses cohortes, un avantage céleste en plus de l'avantage matériel ; les mères lui confient leurs fils pour le salut de leurs âmes. La partie semble gagnée avant même que ne se réunissent les combattants.

D'abord les navires. Les vaisseaux accordés par les barons ne sont qu'une partie infime de la flotte nécessaire. Réunir le nombre de navires indispensables pose des problèmes, qui, avec la rapidité obligatoire, paraissent insolubles. La méthode va peut-être les résoudre. En construire, en acheter, en louer.

On rouvre et on amplifie les chantiers normands déjà en bonne situation, car tout de suite la Normandie a compris l'avantage de la mer. La preuve en est dans cette orientation navale qui va s'accentuer toujours plus

dans les siècles à venir. Elle part d'un fond ancien, d'une certitude gravée au cœur de la nation. On va commander partout des vaisseaux.

Il semble qu'on s'en soit tenu à un type toujours le même et pour lequel des études préalables, empiriques, certes, mais néanmoins tenaces ont été poursuivies. Cependant, qu'on imagine la difficulté de réalisation ; celle des paiements tout d'abord, dès qu'on sort de Normandie. Comment munir d'argent les émissaires chargés des commandes ? Si, comme six cents ans plus tard, pour le siège de La Rochelle, on achète, on loue partout des coques, comment solder les contrats, comment engager des avances pour les constructions nouvelles, comment authentiquer les baux ? Faudra-t-il expédier des chariots d'argent, comme on en est réduit entre nations barbares ? La Normandie a la réputation d'être un pays de toute sûreté. La loi y est tellement respectée que posséder quelque chose chez nous était une sorte de privilège. La garantie ducale doit jouer à point, et une manière

d'avalisation doit être faite par les grands ordres et les abbayes, en union avec les puissantes fondations religieuses normandes. Le crédit normand et ecclésiastique rassure les prêteurs. En Europe, les traites sont apparues, qui d'abord, paraît-il, réservées aux Juifs, ont permis aux Israélites de préserver de Titus les fortunes juives. Les traites entrent peu à peu dans le courant des affaires d'argent. Nous le verrons cent-cinquante ans plus tard avec les Templiers et leur incroyable maniement de tout ce qui concerne le trafic des devises. Donc on nolise de Dunkerque à Bayonne, mais on va bien plus loin encore. On renoue les vieilles parentés, les affinités nordiques. Le duc sollicite les Scandinaves, dont il prend les conseils et réclame les ingénieurs. En fait, c'est un drakkar, le navire national des Enfants des Golfes (Vikings), de la Baltique, qui se voit prôné, adopté sur les chantiers normands ; un drakkar de charge, fort différent du croiseur de bataille des Scandinaves qui effleurait les lames. Ici, un bateau aux flancs

profonds, à la forme plus rectangulaire que lancéolée, comme l'était l'organisme naval des grands navigateurs du Nord...

L'imitation des ancêtres va très loin, puisque l'état-major normand adopte même la technique du débarquement scandinave. Aborder sur les grèves désertes, et non dans un port qu'il faudrait d'abord s'user à prendre de force.[1] On débarque à l'échouage et les navires sont conçus pour le réaliser, avec des fonds presque plats, fortement évasés, avec une quille dont la faible saillie s'enfonce tout de suite dans le sable et ne nuit pas à l'aplomb. Les pirates nordiques ont ainsi réussi toutes leurs mises à terre guerrières. On a le temps de s'installer avant que l'ennemi ne soit alerté, ou ne parvienne au point attaqué. C'est une opération de surprise à quoi aide la méfiance que les terriens gardent envers le littoral. Les côtes sont inhabitées. La consigne agit, partout la même avec seulement des différences dans les départs puisque le rassemblement aura lieu presque simultanément.

---

[1] Même tactique employée en 1944.

On sait les hasards du vent. Certains vaisseaux perdent souvent des semaines pour contourner la Bretagne.

Ensuite, les troupes. La publication de la faveur papale est universellement claironnée. Là encore, surprise de voir la diffusion de l'éclatante nouvelle aussi vite et aussi puissamment réalisée. Qu'on imagine les difficultés matérielles de toute cette réclame et de sollicitations. Aucun organisme de transmission. Tout doit se faire par messager et intervention humaine, manuscrite ou orale ; par annonce *en chaire*, sans doute favorisée par l'adhésion du clergé ; par communication dans les cours seigneuriales.

Orderic Vital, le grand historien normand du Pays d'Ouche, cite le cas d'une quarantaine de preux chevaliers normands qui sont avertis en *Palestine* de la mobilisation ducale, et assez tôt, pour, en passant par Salerne, rejoindre l'ost, l'armée, avant le départ de septembre. Toujours se mettre en face de la saison, des pistes à peine tracées, car les voies romaines sont inutilisables

après l'usure qu'elles ont subie depuis un millénaire. Aucun roulage, sur les chemins, et pour cause, parce que la roue ne pourrait plus s'y employer. Tout se fait à cheval ; même le chariot dont nous parlions à l'instant, est-il employable ? Sur les très grandes voies, peut-être, et encore. On remarquera dans la Tapisserie de Bayeux la forme des tonneaux de vin qu'embarque la flotte d'invasion. Ils sont oblongs et fort étroits; ce sont des *tonneaux de bât* qu'on suspend de chaque côté de la bête de somme, du «sommier».

On voyage avec ses moyens personnels, les relais n'existent pas, s'il y a des achats possibles ils alourdiraient trop les frais de déplacement.

De plus, chaque émissaire doit être imbu de sa mission, très fortement chambré et préparé, car, en réalité, aussitôt parti il ne dépend plus que de lui-même. On ne peut le rejoindre, et aucun contre-ordre n'arriverait à temps. La préparation à laquelle tout envoyé est obligatoirement soumis révèle l'esprit de suite de l'organisation,

son fonctionnement, sa mécanique imperturbable. Un essaim de messagers quitte la ruche, quitte Caen, Rouen ou Fécamp.

La propagande est intense et fructueuse ; elle part de la Bretagne et descend jusqu'en Italie, en réveillant les burgraves des bords du Rhin. La générosité de Guillaume, sa prodigalité sont proclamées à son de cor. Il est moins question de solde que de butin inimaginable. On se paiera sur la conquête; on touchera bien des fois sa mise ; cela prend une forme presque démente. Un simple moine, pour un petit bateau qu'il offre, s'entend promettre des trésors d'évêque et des possessions mirobolantes. Comment y parvint-on ? Nous ne pouvons le savoir avec précision si nous n'ignorons pas que cela réussit à plein. De tous les points cardinaux arrivent des chevaliers avec leur suite aussi bien que de simples hommes d'armes, des «brabançons» (mercenaires) avec leur seul glaive et leur jaquette. Il y a exode universel vers la Normandie et ceci explique le résultat final. La conquête

normande devient presque une conquête européenne.

Les garanties normandes

Le mirage des dépouilles opimes enflamme toutes les imaginations, et en fin de compte, ne sera point un leurre. L'Angleterre de cette époque pose une énigme encore irrésolue. Comment, cette nation a été prise et reprise, pillée et re-pillée, et elle garde encore une telle opulence que personne ne se déclare lésé !... De plus, malgré ses désastres, elle est toujours animée d'un sens de l'art qui semble bien éloigné de ses rudesses indigènes. Ainsi, en 1939, on a découvert auprès de la mer et à quelques dizaines de lieues de Londres, un drakkar de funérailles garni d'une orfèvrerie anglaise d'or et d'émaux plus pure et plus finie encore que les créations impériales du monde romain. Le trésor de Sutton Hoo balance les richesses de celui de Bosco Reale, trouvé près de Naples. La valeur de l'or baissera en France après le retour de Guillaume, au printemps de

1067, comme les cours des métaux précieux s'effritèrent en Espagne après la découverte du Nouveau Monde.

Déjà le recours au pape présentait des obstacles de distance et de routes. On peut cependant admettre que les chemins d'Italie étaient relativement moins redoutables que ceux des frontières voisines. Rome tirait des revenus de ses visiteurs, quand les nations s'en préservaient. On allait jusqu'à Chalon rejoindre la Saône, on descendait jusqu'à Marseille, on passait la mer jusqu'à Civitavecchia ou même Ostie. Mais les souverains limitrophes se claquemuraient. Et pour eux, il faut choisir des mandataires spécialisés. Plus de prélats, ici. Les ambassadeurs devront connaître les milieux qu'ils doivent convaincre et conquérir. Quel sera ce corps diplomatique créé à la demande ?

On espère des subsides, des alliés, au pis aller, des neutres. Voici la mobilisation de tout ce qui peut avoir une valeur d'échange, de tout ce qui peut faire pression. Pour le principal voisin, le plus quinteux, le duc se dérange lui-

même afin de se concilier le roi de France. Il le rejoint à Saint-Germer, à proximité de Beauvais. Le Roi est mineur et Guillaume devra exposer son affaire devant les barons conseillers, et soupçonneux par destination. C'est d'abord une démarche courtoise et galante, le devoir de politesse du vassal envers son suzerain qu'il met au courant de ses activités. Mais c'est en soi profondément intéressé. Le duc sent tout de suite qu'il ne faut pas parler d'alliance et il déclare n'attendre du suzerain que le respect de son duché et une neutralité favorable. Cela tire... les feudataires sont hésitants... Le duc doit s'engager à ne jamais permettre que les deux couronnes soient réunies sur la même tête, afin de préserver l'équilibre des forces. Les Français redoutent l'excès d'orgueil que la victoire donnerait aux Normands dont ils n'ignorent pas l'insolence. Mais il faut l'admettre, la machine est déjà en mouvement... Au fond, les conseillers du roi de France espèrent de tout leur cœur que le grand duc de Normandie se cassera les

reins; l'éclat de cette sorte de royaume provincial les empêche de dormir. Pour la Bretagne, même neutralité, sans doute bien plus malaisée encore, car l'animosité qui règne entre les deux duchés (ou comtés) ne s'est jamais résorbée. Les Normands ont repris leurs territoires de l'ouest en chassant les Bretons de conquêtes déjà anciennes. Là encore, réussite relative, mais certaine, indubitable, extraordinaire, puisque les grands seigneurs armoricains s'engagent à participer à la croisade et se rangent sous la bannière de Guillaume le Bâtard. Et quels seigneurs, qui ne pouvaient manquer d'avoir obtenu l'accord de leur duc ! Des princes bretons, qui correspondent aux fils de France : Allan et Briant, les fils du comte de Penthièvre, de la maison de Bretagne ; le premier baron breton, Raoul de Vitré ; Bertrand de Dinan, Raoul de Fougères et Raoul de Gaël ; en somme les *pairs* de Bretagne. En face de recrues si prestigieuses, on serait fondé à croire que la neutralité fût devenue une alliance étroite ; d'autant qu'il y a quelques mois tout juste,

Guillaume, suivi d'Harold, avait envahi à nouveau les comtés occidentaux.

Quant à la Flandre, Guillaume ne parvient à entraîner son beau-père dans la coalition active, mais il en obtient de l'argent et la promesse, évidemment, de maintenir l'ordre dans le duché où sa fille Mathilde résidera pendant l'absence du Conquérant.

Sans doute, bien mieux encore et probablement des recommandations pour l'empereur que Guillaume sollicite à son tour.

Comment s'y prit le duc ? Il obtint la promesse solennelle d'Henri V, empereur d'Allemagne, qu'il défendrait la Normandie contre toute agression, de quelque côté qu'elle pût venir, et pendant l'absence du maître. Tout est dit ; cette seule menace de l'empereur déconcerte tous les projets d'agression. Coup de tonnerre, dont la résonance est presque égale à l'autorisation papale. La puissance matérielle de l'empereur est sans doute surfaite, mais, en ce siècle d'étroites hiérarchies, sa puissance morale dépasse pour nous l'imaginable.

Elle est comme sanctifiée par la pourpre impériale... Le duché est inviolable.

L'Europe assiste béante à l'activité inlassable, frénétique et calme à la fois. Enfin, pour couronner le tout, l'on apprend que le duc a réussi à faire alliance avec Swein, le jeune roi de Danemark, en s'adjoignant le redoutable contingent des guerriers nordiques.

L'alliance danoise autorisera la formation d'un *second front*, d'un second foyer de bataille que les milices anglaises ne pourront éteindre sans graves brûlures. Sans l'aide militaire danoise, il est bien probable que malgré tant de soins et de dépenses, l'opération d'Angleterre eût échoué. Harold n'est pas un apprenti, mais un rude soldat et aguerri. Le corps de débarquement eût été sauvagement accueilli. Mais quand Harold arrive pour repousser le duc de Normandie et son ost à Hastings, le nouveau roi n'amène que des troupes épuisées par la bataille qu'ils ont gagnée à York sur les Danois, et la marche forcée qu'ils doivent soutenir pour arriver à temps les achève. Ce sont

des troupes à bout de souffle qui vont s'attaquer aux fraîches cohortes de Guillaume.

L'ascendant du Bâtard dépasse le vraisemblable. Sait-on quel ambassadeur il a délégué à Swein pour plaider sa cause ? Eh bien Tostïg, le *propre frère* de Harold qu'il a su agréger. Qui pourrait avoir plus de poids et apporter plus d'assurances ? Le roi de Danemark s'en engoue et l'emmène avec lui pour débarquer dans l'Humber.

La concentration

Mais la campagne morale ne s'est pas ralentie. L'Angleterre est frémissante et angoissée ; les Anglais se sentent envahis de pressentiments sinistres et de sombres prédictions. Le défaitisme les énerve et les affaiblit. Il est bien probable que ces appréhensions sont cultivées, entretenues par les nombreux Normands qu'avait introduits Edward qui les appréciait, et qui sont plus ou moins restés en place, si ce n'est en faveur. Leur science est nécessaire

pour assurer la continuité. C'est l'un de ceux-ci qui s'est jeté dans une barque pour mettre immédiatement au courant le duc de Normandie de la trahison de Harold. On ne peut se refuser à l'idée d'une «cinquième colonne», d'une action intime d'agents favorables qui sèment le découragement.

Les Anglais fléchissent et tombent dans le pessimisme. Ils se croient vaincus d'avance. Par exemple quand la comète dite de Halley (aujourd'hui) paraît dans le ciel aux environs de Pâques, les Normands la considèrent comme un signe favorable et en redoublent d'ardeur, quand les Anglais s'épouvantent, et y voient l'indice d'un désastre. La désorganisation est telle qu'elle n'épargne même pas la parenté d'Harold. Sa mère et ses frères l'entreprennent pour le faire renoncer, et il faut son énergie, sa brutalité pour ne pas céder à leurs instances. Il va jusqu'à frapper sa mère à coups de pied. Charmant sportsman qui enchante les Anglais.

Là, encore tout à prévoir et

tout à inventer, car une telle réunion d'hommes et de navires est encore inconnue dans l'Histoire. Pour les navires, Guillaume choisit en première escale le port de Dives. Dives, à l'heure actuelle n'est qu'une anse et cette exiguïté égara les savants de cabinet, de fenêtres closes. Sur le terrain, on est forcé d'admettre que le plan d'eau moderne n'est que le centième peut-être de l'ancien.

En examinant les courbes de niveau, en étudiant les levées de terre, les restes des digues et les défenses, rien qu'en prenant une vue d'ensemble du pays marécageux, et du haut du golf-club de Cabourg, on ne peut douter qu'il y eût là, si ce n'est une rade, au moins une lagune considérable, admirablement protégée du vent et des regards par ce qui était alors une grande île sablonneuse aujourd'hui reliée à la terre par les dunes de Franceville et ses bois. Il est même probable que les embouchures de l'Orne et de la Dives communiquaient par cette longue avenue d'eau. Historiquement, *aucun doute*. Wace le précise, la mer a

reculé de dix kilomètres. Varaville était sur le littoral :

Là où la Dives entre en mer,
assez près de Bavent.

Rade d'attente choisie avec le plus sûr discernement, d'entrée aisée puisque ouverte des deux côtés, sans profondeur, découvrant à marée basse, rendant facile les finitions, les goudronnages, les radoubs, les chargements.

Dives possédait un autre avantage et du premier ordre. Son hinterland comportait les contrées les plus riches de Normandie. Les halles gigantesques de Dives et de Saint-Pierre-sur-Dives révèlent la fertilité du terroir, qui touche au Pays d'Auge et à la plaine de Caen. Il permettait tous les approvisionnements en vivres. L'abondance régna dans l'immense camp d'attente de Dives. Les greniers étaient aux portes.

Guillaume lui-même habitait à proximité, dans un des châteaux forts dont à l'heure actuelle encore on

econnaît la puissance, le château de Bonneville-sur-Touques, qui pouvait servir de défense avancée et inexpugnable, et d'où Guillaume rejoignait Dives en une heure de galop si sa présence était nécessaire.

Les chiffres sont variables et encore discutés. Ne nous en étonnons jamais. Le décompte des navires réunis pour ces expéditions de grande envergure est impossible à préciser. D'ailleurs le nombre des navires ne donnerait pas celui des soldats, à cause des différences en portage, en charge, en encombrement. Guillaume de Jumièges, écrivain, historien contemporain, parle de trois mille nefs *construites*... Par contre, Wace décompte six cent quatre-vingt-seize navires qui doivent former le corps efficient de bataille, l'armée proprement ducale, quand dans une autre gamme, Gaimer cite « IX mile nefs », ce qui paraît exagéré...

Le grand La Roncière, qui a bien voulu nous en écrire, concédait les six cents nefs de Wace, et opinait finalement pour trois mille en tout.

Cinquante mille hommes, six mille chevaux, des vivres et des bagages, trois châteaux préfabriqués et démontés qu'on assoirait immédiatement à l'arrivée pour former des points d'appui. Les armes de toutes sortes, certainement des machines, car nous avons vu les machines normandes et ducales, onagres, catapultes, balistes, employées au siège de Falaise et ruiner les remparts; tout cela doit s'arrimer et prendre une place définitive ou provisoire, puisque le départ est prévu en deux temps. Quelle poigne pour parvenir à classer l'afflux général par destination et à tout fixer !

Oui, quelle poigne de fer dans un gant de velours, car cette concentration militaire exige autant de fermeté que de souplesse ; un tact toujours en éveil. S'il ne s'était agi que de guerriers normands, l'autorité ducale eût suffi, mais, cette fois, avec l'hétérogénéité de ce rassemblement, avec cette cohabitation d'éléments de nature si différente, de tout pays, de toute classe ; avec ce maniement des grands seigneurs impérieux, jaloux de leur

prestige, celui des hobereaux, jaloux de leur fierté, quel perpétuel qui-vive et où la force n'a pas de pouvoir !

L'ordre et la discipline sont respectés à un point difficilement atteint. Guillaume de Poitiers qui écrivait du temps du duc, parle de cinquante mille hommes et il atteste le respect des consignes en termes émouvants ; après avoir relaté la sûreté du bétail, et la sauvegarde des moissons, il ajoute : «L'homme faible ou sans armes allait à son gré *chaulant sur son cheval* [il l'a vu] et il apercevait les troupes guerrières et n'avait point peur.»

Pour contenir, maintenir et entretenir tout cela, il nous faut admettre une méthode rigoureuse que nous jugeons à tort devoir être seulement moderne. Une spécialisation, une séparation des diverses brandies du pouvoir que notre ignorance des temps anciens nous fait à tort croire négligées. Il y eut une intendance, chez Guillaume, avec ses commis, ses budgets, ses moyens de transport personnels. Comme il y eut une école de diplomatie, un service

des postes et voirie, et dans l'armée elle-même un organisme disciplinaire, une prévôté.

A la lueur d'une telle faculté d'organisation, on arrive à comprendre la rénovation immédiate de l'Angleterre réalisée par le Conquérant ; la centralisation dont il dota la grande île, en assurant le pouvoir, permettra la mise en œuvre de tout ce qui n'avait été jusque-là que promesses, promesses déçues.

L'implacable fonctionnement de la machinerie ne se dément pas. Les longs charrois de l'hiver ont amené à Dives pour le printemps tout ce qui était nécessaire à l'expédition. La première concentration est terminée vers la fin de juillet. On a adopté des relais navals. Les navires venant de l'ouest ont été groupés à Barfleur, bien plus important qu'aujourd'hui, quand ceux qui descendent de l'Est s'arrêtent dans les ports de Picardie, peut-être à Saint-Valéry-sur-Somme, pour ne pas faire deux fois le voyage. Saint-Valéry-sur-Somme a dû être désigné depuis longtemps et fortement ravitaillé. On a adopté le

système des divisions navales. Le 12 septembre, la flotte chargée lève l'ancre. On a tout embarqué, c'est une répétition du grand départ. vers la côte anglaise. Elle se rapproche le plus possible de son but final. On mettra tout au point en baie de Somme. Toujours le même souci, l'échouage en terrain favorable sur ces marnes dures et presque à pied sec. Le troisième échouage sera celui du débarquement.

Les dernières épreuves

Encore un problème, une difficulté. Saint-Valéry-sur-Somme *n'appartient pas au duc*. Le fait révèle des exigences si sévères que certains historiens ont voulu admettre que la la seconde concentration se fit à Saint-Valéry-en-Caux. Non, aucun doute. D'ailleurs l'autorisation d'utiliser la baie de Somme dut être facile à obtenir ; maître d'un tel organisme, le duc de Normandie se fait assez redouter pour qu'il puisse user d'autorité. Mais non pas de la contrainte qui fausserait tout. On

est en pays étranger. On doit prendre des précautions, payer tout *cash* ; vivre sur le pays est impossible ; il faut tout y amener.

Saint-Valéry-sur-Somme est parfait. On reste à une journée de l'Angleterre, on pourra traverser le détroit en une nuit. La nuit, à cause de l'invisibilité, et à cause du vent de terre. La mer, se refroidissant moins vite, détermine une succion, une aspiration atmosphérique dont profiteront les voiles carrées de la flotte. Ce ne peut être qu'une large risée, mais elle mènera l'armée navale jusqu'au milieu de la Manche, et les avirons finiront le chemin, si cela tombe. Cependant ces treize jours passés par la flotte à Saint-Valéry seront peut-être les plus durs de toute la préparation. D'abord la tempête. Oui, l'année rencontra une grosse tornade d'été, qui la mit en désordre, jeta plusieurs navires à la côte, fit beaucoup de morts ; ce fut une manière de désastre. Le Ciel, malgré le pape, abandonnerait-il Guillaume ? Depuis, il pleut, il pleut à verse, ce qui atteint le moral du combattant. Les quelques jours

de cette attente déterminent un malaise général qui prend une forme grave. Au point que beaucoup renoncent ; certains équipages et certaines formations résilient leurs contrats et s'en vont.

Alors et c'est la fin de cette tension surhumaine, le duc paie de sa personne à fond. Il est tout le temps au milieu des hommes. Il parle, encourage, plaisante. Il fait lutter à coups de bombance et à tours de procession. La flotte s'empiffre comme jamais, se grise de vins et de cantiques. On sort la châsse de saint Valéry qu'on promène parmi les tables, sous les « cagnards » de toile, les abris qui les couvrent.

On pourrait partir, et cependant au bout de son effort, le duc attend. Il attendra follement, jusqu'à l'équinoxe, à un moment où tout pêcheur s'opposerait au départ. Je n'ai pu obtenir ferme la promesse d'un bateau à voile pour passer le détroit, moi aussi, le 26 septembre à la nuit. A l'équinoxe, les côtes entendent rugir un coup de vent fatidique, aussi exact que la tempête qu'on appelle le coup de vent des Morts et qui sévit à

la Toussaint.

Le 26 au matin, le temps s'est lavé, la brise adonne Sud... Signal de départ pour la nuit. C'est quelques jours plus tôt que les Danois ont livré et perdu leur bataille, mais saigné l'armée anglaise, Harold, apprenant le débarquement danois avait abandonné la plage du Sussex où il guettait Guillaume et couru à la rencontre des envahisseurs de l'Est. Il croit d'ailleurs que, passé l'équinoxe, Guillaume a renoncé. La tempête, qui a fait tant de mal aux Normands a fort abîmé les navires anglais. La mer et la côte sont libres. En route. Mais on ne peut mettre en doute un avertissement reçu par Guillaume. Ce serait une coïncidence trop forte, qu'il se fût mis en mouvement à l'instant exact, à deux jours près, sans avoir été prévenu.

Nous restons dans l'exceptionnel. La seconde concentration est obtenue en moins de douze heures. À la nuit, le *Mora*, vaisseau ducal, arborant en tête de mât un fanal, sous l'étendard du pape, prend le chemin du Nord. Tous se sont replacés, tous ont retrouvé leurs

rangs et leurs sections, leurs escadrons. Quarante mille hommes ont rembarqué sans pagaïe. On peut penser que les six mille chevaux ont été maintenus dans leurs stalles flottantes, on peut l'admettre, mais il est impossible de croire que les hommes ne soient descendus à terre.

Voilà l'exposé des faits, des difficultés et de la réussite. On doit comprendre pourquoi cette préparation de la grande conquête nous a toujours paru révéler la puissance intellectuelle du grave duc de Normandie, plus peut-être que tant d'autres exploits qui éblouissent. Il s'est heurté au facteur temps, au facteur distance, au facteur complication, au facteur incertitude ; de tous, il a triomphé, même de la malchance[2].

Rien n'aura été négligé, jamais il n'y eut d'improvisation. Tout ceci sort d'une attention poussée à l'extrême, d'un survoltage intense. Et ni la hâte ni la surtension ne déterminent rien d'un éréthisme que chacun eût pardonné. Le

---

[2] Pour plus ample informé, je m'excuse de rappeler mon *Guillaume le Bâtard,* chez Flammarion.

duc reste calme, accueillant, réfléchi et semble considérer la gigantesque opération, si diverse dans ses rameaux, dans ses articulations, dans ses exigences, comme une sorte de jeu de société à grande échelle, de divertissement à grand spectacle, de promenade organisée.

Mais il n'en pouvait plus. Quand il descendit sur la plage de Pevensey, au milieu des acclamations, lui, si agile, lui qui bondit plus qu'il ne marche, il chute, il tomba à plat ventre. Ce furent alors des clameurs d'effroi superstitieux. Mais lui sut encore bluffer. Il s'était étalé les mains en avant. Tous le virent éclater de rire et beaucoup l'entendirent jurer :

Seigneurs, par la splendeur de Dieu !
Cette terre, je l'ai des deux mains saisie
Elle est tout à nous, tant qu'il y en aura.

Oui, de ses deux mains, tendues depuis huit mois…



L'aventure viking, dans « Mille ans d'art viking en Norvège », n° spécial de *Les beaux-arts*, mars 1954.

Une mobilisation guerrière au XIe siècle, *Miroir de l'Histoire*, janvier 1956.

Cette édition a été réalisé par
PRESENCE DE LA VARENDE

AZ Com' Impression
Rue de la Vicomté
Argentan (Orne)

Achevé d'imprimer le 18 juin 2011.